

BERNARD LECACHE

# JACOB

*1<sup>re</sup> édition*

*nrf*

**GALLIMARD**







# J A C O B



BERNARD LECACHE

# J A C O B

*Deuxième édition*

*nrf*

PARIS

**Librairie Gallimard**

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

3, rue de Grenelle (VI<sup>m<sup>e</sup></sup>)

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE, APRÈS IMPOSITIONS SPÉCIALES, CENT NEUF EXEMPLAIRES IN-QUARTO TELLIERE SUR PAPIER VERGÉ PUR FIL LAFUMA-NAVARRÉ AU FILIGRANE DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE, DONT NEUF EXEMPLAIRES HORS COMMERCE MARQUÉS DE A A I, CENT EXEMPLAIRES RÉSERVÉS AUX BIBLIOPHILES DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE NUMÉROTÉS DE I A C, ET HUIT CENT QUATRE-VINGT-TREIZE EXEMPLAIRES IN-OCTAVO COURONNE SUR PAPIER VÉLIN PUR FIL LAFUMA-NAVARRÉ, DONT TREIZE EXEMPLAIRES HORS COMMERCE MARQUÉS DE a A m, HUIT CENT CINQUANTE EXEMPLAIRES RÉSERVÉS AUX AMIS DE L'ÉDITION ORIGINALE NUMÉROTÉS DE 1 A 850, ET TRENTE EXEMPLAIRES D'AUTEUR HORS COMMERCE NUMÉROTÉS DE 851 A 880, CE TIRAGE CONSTITUANT PROPREMENT ET AUTHENTIQUEMENT L'ÉDITION ORIGINALE.

TOUS DROITS DE REPRODUCTION ET DE TRADUCTION RÉSERVÉS POUR TOUS LES PAYS Y COMPRIS LA RUSSIE.  
COPYRIGHT BY LIBRAIRIE GALLIMARD, 1925

## PREMIÈRE PARTIE



## CHAPITRE PREMIER

— Voilà, dit le cousin Michaël, c'est Brenner qui m'envoie. Il est au bout de son rouleau. Le terme n'est pas payé, et les enfants marchent sur les chevilles. Je lui aurais bien prêté, mais il ne peut pas rendre. Puis, Anna m'aurait injurié tant et tant que je ne m'y suis pas risqué. Mais il a bien du mal. Il compte sur toi, Mendèl. Tu es en pleine saison. Bettia disait, samedi soir, que tu ne faisais que veiller, que tu travaillais encore vendredi, après *Min'ha* (1). Tu n'es pas gêné. Donne-moi cent francs et je m'en vais... Brenner jure sur la *Thora* (2) qu'il te fera des billets.

Mendèl, usant d'un fer lourd où les charbons incandescents se muaient en braise, s'aplatissait de toutes ses forces sur l'étoffe, d'un mouvement entier, égal, et ne répondait pas. Il réfléchissait.

Le cousin Michaël, ses petits yeux vrillés sous le front, vraiment préoccupé, se grattait le coin des

(1) Prière précédant le coucher du soleil. Le vendredi, cette prière faite, on doit abandonner tout travail.

(2) Les Tables de la Loi.

lèvres d'un doigt épais, n'insistant plus. Il connaissait les coutumes, respectait le mutisme de mon père. J'étais au bout de la table, dressé de toute ma taille — car j'étais petit, à cet âge, — et je ne faisais rien que d'écouter, regarder, ainsi, durant des heures, attentif à l'effort paternel, conscient que j'étais de l'aider. Le cousin Michaël m'aperçut. Il rit à mon adresse, avec simplicité :

— *Mammzer* (1)! Petit diable, tu ne sais donc plus que dévorer ton père des yeux ? s'exclama-t-il. Regarde, Mendèl, ce fiston. Il sera tailleur, je te dis. Il boira du thé, se brûlera au fer, piquera ses doigts dans les pincées d'aiguilles, et gardera, toute sa vie, un dos rond comme le tien. Que réponds-tu à cela, *Mammzer* ?

Je n'eusse pas répondu pour cent coups de verge. Mais mon père, levant sa tête barbue et reposant le fer, épongea son front, me regarda, comme lui seul regardait, et répliqua, de cette voix un peu ténue qu'il prenait en discutant, que je ne serais jamais tailleur :

— Tout beau, fit le cousin Michaël. On verra ça plus tard, mon vieux. Ton fils est ton fils. Ce que tu lui laisseras ne montera pas jusqu'au ciel.

Puis, revenant à Brenner :

— Prêtes-tu les cent francs, Mendèl ?

— Prends du thé, nous avons le temps.

Je courus au poêle. La bouillotte chantait, sur la rondelle de fonte. L'eau n'avait pas encore bouilli :

— Hé, marchand de thé, cria le cousin Michaël, prends bien garde à nous servir ! On ne veut point de thé de tailleur, entends-tu ?

(1) Enfant naturel.

Il se prit à rire, en caressant son cou. Mon père achevait de repasser. Je servis bientôt le thé, sans maladresse, sur la table, mettant un point d'honneur à servir seul. Mon père lâcha l'ouvrage, le cousin Michaël se rapprocha et me situa, d'une levée, jusqu'au royaume inaccessible des ciseaux, des fils, des craies et de l'étoffe, à deux doigts du fer.

Le thé bu, qui était fort et bouillant, les deux hommes se servirent à nouveau, par grandes bolées.

Ils transpiraient, contents, à l'aise. J'étais entre eux, plus fier que Yannkélé lorsqu'il revenait de l'école. Insensiblement, je me rapprochai de mon père qui me caressait machinalement la joue de sa main maigre et nerveuse.

Je fus bientôt contre lui. Il ne me chassa pas. J'avais une minute de béatitude à vivre, le temps que le bol de thé fût avalé. Le cousin Michaël ne se frottait plus le nez, ni le cou, ni le menton. Il n'y avait que l'eau dans la bouillotte, sur le poêle, le ronron du feu, le tic-tac pressé d'un vieux réveil, le bruit feutré de la rue, loin, et, tout près de mon oreille, les battements réguliers du cœur paternel, sous la chemise de grosse toile.

— Prêtes-tu les cent francs? recommença discrètement le cousin.

— Puis-je seulement les prêter? répondit mon père en me caressant les cheveux. J'en ai cinq comme celui-ci, qui me coûtent cher.

« Et pourquoi est-ce toujours moi? ajouta-t-il doucement. J'ai déjà donné à Moguiliovsky soixante-quinze francs qu'il ne me rendra pas, puisqu'il est en morte-saison. Jeudi, le fils Poliakoff est venu me demander cinquante francs pour sa mère malade.

Soixante-quinze francs ici, cinquante là, sais-tu combien cela va me faire, Michaël? Si je prête à Brenner, est-ce que les petits et Bettia mangeront, cette semaine?

— Brenner comptait bien, pourtant.

— Attends, Bettia revient de course. Elle décidera.

Le cousin Michaël hocha la tête, découragé, but son thé, ne dit plus mot. Mon père me leva de table, roula une cigarette, se mit à coudre. J'étais inquiet. Le cousin boudait mon père, et mon père se reprochait de ne pas prêter. Je me mis dans un coin, près du poêle, regardant la fonte rougir peu à peu jusqu'au tuyau. Le cousin fumait sa pipe.

— Et Anna, encore grosse? demanda mon père, tout en passant l'aiguille d'un coup de dé.

Le cousin balança la tête, avec résignation :

— Ce sera pour mars ou avril, sans doute. Nous n'avons pas de chance. On croyait que c'était fini. Mais ma bonne femme est pondeuse. Que veux-tu, Mendèl, il faut accepter!

— Ce sera le quatrième. Tu n'as pas à te plaindre.

— Je ne me plains pas. C'est elle qui se plaint. Elle geint comme une pleureuse. Je ne l'ai jamais vue comme cela. Avant, elle plaisantait. Maintenant, elle dit, du matin au soir, que Dieu n'est pas bon pour elle, qu'elle n'a pas mérité telle meurtrissure, et ceci, et cela.

— Quand nous avons eu celui-ci, dit, en me désignant, mon père, Bettia ne cessait pas de pleurer. Pourtant, tout se passa bien. Nous sommes de bons Juifs, de vrais Juifs. Le *rebbe* (1) ne nous reprochera rien.

(1) Le rabbin.

— Le *rebbe* en a combien ?

— Il en a sept, dont trois filles.

— Eh ! suis-je le *rebbe*, moi ? Combien gagne-t-il et combien gagné-je ? Toi-même, tu peines, tu t'essouffles. Dos rond, va ! Moi, je perds mes yeux, et ma femme sa fraîcheur. Est-ce le *rebbe* qui nous les rendra ?

— Tu parles trop devant Avroum. Tais-toi ! conclut mon père.

Le silence reprit. Je me chauffai, près du poêle rouge. La nuit venait, rongeuse : je n'apercevais plus que le dos rond, luisant des dernières lumières.

On entendit un bruit de clefs dans la porte. Ma mère entra.

\*  
\* \*

Elle apportait avec elle le parfum frais de la ville, et cette santé de belle femme qui m'en imposait. Chaque fois qu'elle revenait de livrer dans Paris, et qu'elle se libérait, tout en parlant, de la courte jaquette pelucheuse, je restais à l'admirer, fier d'elle et respectueux. Il me semblait qu'elle nous avait oubliés pendant quelques heures. C'était en étrangère encore troublée d'une vie inconnue qu'elle nous surprenait.

En apercevant le cousin Michaël, elle rougit naïvement, ce qui me déplut, et se laissa donner par lui deux baisers sonores :

— *Mazeltoff!* (1) dit-il poliment. Te voilà si jeune ! Eh ! Mendèl, elle a du râble !

— Tss ! tss ! répondit mon père, tu exagères.

Mais il était ravi. A la façon dont, l'aiguille levée,

(1) Bons vœux !

il contemplait sa femme, d'un regard doux, tendre, je sentais qu'il l'aimait bien, au vrai. Elle lui rendit son regard, le baisa au front, examina la pièce, m'entrevit près du poêle, et, de souriante, devint geignarde :

— Mon Dieu, on ne peut donc pas sortir un petit peu sans que ces *smarkaté* (1) fassent des leurs. Mendèl, tu le laisses près du poêle. Il aurait pu se brûler. Mon Dieu, je suis bien malheureuse!

Elle allait pleurer, et déjà son nez se fronçait, quand le cousin Michaël se mit à chanter :

*Drei Chazerem Trinnken kwass!* (2)

Alors, elle rit, de tout cœur, et j'en profitai pour l'approcher. Elle me baisa d'une lèvre grasse. Ce fut tout.

— Tu ne vois plus clair, Mendèl. J'allume.

Elle sortit du buffet une épaisse lampe à grand pied, qu'un abat-jour de verre abritait. La lampe allumée fit un grand cercle jaune sur la table, les genoux croisés de mon père, sur les longues mains qui tenaient l'étoffe et cousaient. Ma mère parlait, verbeuse :

— Qu'il fait donc froid!... Ah! tu sais, M. Weiler, il va mourir. Un cancer, je ne sais pas où... Tes trois vestons vont. M. Robert les a acceptés, mais il voudrait que les boutonnères soient plus soignées...

Elle continuait, accoudée à la table. Je voyais ses yeux briller d'un feu dur. Elle questionnait, répondait immédiatement, et, si elle s'arrêtait, c'était pour observer la mèche de la lampe, le cousin Michaël

(1) Ces morveux.

(2) Trois cochons boivent du kwass (chanson enfantine juive).

fumant sa pipe, ou sa robe de ville dont les soutaches l'enorgueillissaient. Enfin, elle se tut, soupira, réclama du thé.

Pendant que je la servais, le cousin Michaël reprit, en toussotant, la demande de Brenner :

— Il a bien besoin, Bettia, vous êtes bonne. Faites-le.

— Ce n'est pas possible ! trancha ma mère.

Mon père ne dit mot. Il pensait plus qu'il ne parlait. Quelquefois, quand nous étions tous deux seuls, il restait des heures entières à ne rien dire, puis, tout à coup, il se mettait à chanter, d'une voix extraordinaire, à la fois éraillée, douce, voilée, des plaintes dont il oubliait presque tous les mots. J'écoutais, prêt aux larmes. Il me souriait avec tristesse, ou bien il se prenait à me conter une histoire de son enfance.

Il vivait dans les souvenirs. Cette fois, il devait se souvenir encore. Quand le cousin Michaël prit congé :

— J'irai voir Brenner. Dis-le-lui.

Ma mère allait protester. On frappa, à la porte, trois coups. J'accourus. Encapuchonnés, râclant le parquet de leurs gros souliers, me saluant de bourrades, mes frères et sœurs rentraient, glorieux et sages, de l'école.

Pour leur plaire, et parce qu'ils le trouvaient drôle, le cousin Michaël resta quelques minutes. On ne s'entendit plus. Yannkélé, le grand, cria son plus récent succès, une première place de calcul ; Rosa, ses larges yeux bistrés ouverts à la joie, montra le cordon vert qui la ceignait ; Sarah reniflait, silencieuse ; Elie et Simon cherchaient une miche dans le buffet.

J'étais perdu dans leurs jambes, et ils ne se sou-

ciaient pas de moi. Ils avaient faim. Mon père éleva la voix pour qu'ils se tussent. Ma mère gémit, les embrassant et les morigénant ensemble. Le cousin Michaël riait à pleine gorge :

— Ha! faisait-il. Quels chanteurs tu as là !

Rosa, ma grande sœur, vint près de moi, et, comme chaque soir, me mena vers la machine à coudre, dans un coin d'ombre.

Là, nous étions seuls, à peu près tranquilles. Elle m'embrassa, me gronda pour le tablier sali que je portais, joua de moi comme une maman de son bébé. Elle avait des baisers apaisants, une voie aiguë, des gestes câlins. Je l'aimais. Je lui disais à l'oreille : « Tu es ma maman ! » Elle riait tout bas, me questionnait sur ce que j'avais fait durant son absence. Je le lui confiais, et même ce que j'aurais aimé faire. Elle écoutait gravement. Nous ne nous occupions plus de savoir pourquoi, dans l'atelier, ma mère criait après Simon, pourquoi Elie tirait les nattes de Sarah.

## CHAPITRE II

Nous usions, pour parler, du même cérémonial que pour les costumes de semaine ou de fête.

Avec l'étranger, mes parents et nous parlions français; en famille le *yiddisch* servait de liaison permanente. Mais quand, devant nous, mon père ou ma mère devaient se confier quelque secret, ils employaient la langue russe que nous ne savions point.

Enfants, nous avions, nous entretenant, recours au français, dans l'exercice duquel les grands faisaient, pour l'orgueil de la maison, d'étonnants progrès. Yannkélé, Rosa, Elie s'étaient débarrassés de tout accent. Ils nous apprenaient fraternellement à les imiter.

Souvent, le soir, Yannkélé, qui dépassait les autres de toute sa tête, usait du prestige de sa voix, qui commençait à muer, pour nous faire la leçon.

Rassemblés autour de la table ronde, les coudes sur la toile cirée, nous éprouvions un charme durable à l'entendre. Mon père fumait, les yeux baissés, semblait dormir. Ma mère lisait un journal. Yannkélé, à l'ordinaire brusque, trouvait une patience d'homme

à dissenter. Son éloquence nous paraissait merveilleuse. Elle ne laissait pas de le ravir lui-même, et la multitude des questions que nous lui posions, en glapissant, ne l'effarouchait pas. Il avait réponse à tout.

Il rappelait pour nous sa journée d'école, s'attribuait aisément le premier rôle, taisait les incidents de classe qui ne l'avaient pas fait briller, ou bien, prétextant un problème ardu que l'un de ses cadets ne parvenait pas à résoudre, il entreprenait de discuter avec une passion de prophète. Sarah le contredisait. Il s'emportait. Mon père ramenait le calme, en levant les yeux.

Parfois, quand nous étions las d'écouter, ou que des jeux plus puérils nous retenaient jusqu'à l'heure du sommeil, Yannkélé partait se réfugier dans notre chambre commune. On l'entendait clamer ses leçons, à travers la cloison. « Moins fort », criait ma mère. Alors, il entre-bâillait la porte, et, grimaçant un sourire, répondait : « Oui, *Koukélé* (1). »

A d'autres jours, c'était mon père qui lui servait de cible. Tous deux disputaient, à leur manière. Yannkélé s'occupait déjà de politique. L'affaire Dreyfus tardait à rebondir. Mon père récupérait un enthousiasme naïf, des indignations qui le métamorphosaient. Il expliquait le procès, l'innocence du capitaine, évoquait l'Île du Diable, rappelait les meetings antisémites, ses rencontres dans les rues, les bagarres où il s'était jeté. Yannkélé écoutait, objectait, se passionnait, frappait du poing sur la table, et nous interrompions nos jeux pour les suivre, entourant la mère qui participait bientôt au débat.

(1) Poupée.





ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE  
(EXTRAIT DU CATALOGUE)

JEAN-RICHARD BLOCH

*Lévy*

*Et compagnie* (édition définitive)

*La Nuit Kurde* (nouvelle édition)

*Carnaval est mort*

*Le dernier Empereur*

*Les chasses de Renaut*

*Destin du Théâtre*

*Offrande à la Musique*

*Sybilla*

*Sur un Cargo* (Coll. "Les Documents Bleus")

*Cacaoettes et Bananes* (Coll. "Les Documents Bleus")

EDMOND FLEG

*L'Enfant Prophète*

*Jésus raconté par le Juif Errant*

*Moïse* (Coll. "La Légende d'Israël")

*Salomon* (Coll. "La Légende d'Israël")

RAYMOND GEIGER

*Histoires Juives* (Coll. "Les Documents Bleus")

*Nouvelles Histoires Juives* (Coll. "Les Documents Bleus")

PANAÏT ISTRATI

*La Famille Perlmutter* (en collab. avec J. Jéhouda)

*Mes Départs*

BERNARD LECACHE

*Jacob*

*Séverine* (Coll. "Les Contemporains vus de près")

HEINRICH MANN

*La Haine* (*Histoire contemporaine de l'Allemagne*)

ROGER MARTIN DU GARD

*Jean Barois*

MICHEL MATVEEV

*Les Traqués*

SALOMON POLIAKOV

*Le Messie sans peuple* (version française de J. Kessel)

BRUNO WEIL

*L'affaire Dreyfus* (Coll. "Sous la troisième")